Bulletin de la Sabix

Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de
l'École polytechnique

66 | 2020

Maurice Allais (1911-2010, X1931)

Un voyage d'études aux États-Unis en 1933, à l'origine de la vocation d'économiste de Maurice Allais

Christine Allais

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sabix/2775>

DOI : 10.4000/sabix.2775

ISSN : 2114-2130

Éditeur

Société des amis de la bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2020

Pagination : 45-52

ISSN : 0989-30-59

Référence électronique

Christine Allais, « Un voyage d'études aux États-Unis en 1933, à l'origine de la vocation d'économiste de Maurice Allais », *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 66 | 2020, mis en ligne le 21 janvier 2021, consulté le 28 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/sabix/2775> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sabix.2775>

Un voyage d'études aux États-Unis en 1933, à l'origine de la vocation d'économiste de Maurice Allais

Présentation par Christine Allais

A sa sortie de l'École polytechnique, à la fin de l'été 1933, Maurice Allais avait fait un voyage d'études aux États-Unis¹ avec trois autres élèves de l'X², grâce à une bourse de la Fondation Henri Gautier et divers autres soutiens financiers.

Ce voyage l'avait profondément marqué. Il avait découvert un pays meurtri par les conséquences de la crise économique de 1929. Il évoquait souvent les ravages créés par la crise qu'il avait alors constatés au sein de la société américaine, en particulier les nombreux mendiants dans les rues des grandes villes. Conjuguées avec l'idéalisme de la jeunesse, ces circonstances avaient suscité chez ce garçon d'origine modeste un vif désir – qui allait bientôt se transformer en une véritable passion – de chercher à mieux comprendre les phénomènes économiques, afin de trouver les moyens de remédier à une telle misère. Aussi considérait-il que ce voyage avait été pour partie à l'origine de sa vocation d'économiste, ainsi qu'il l'a expliqué dans sa « Conférence Nobel » du 9 décembre 1988³ :

« J'avais, au cours de l'été 1933, visité les États-Unis, alors au creux de la Grande Dépression, phénomène profondément étonnant auquel aucune explication communément acceptable n'avait pu être donnée. J'avais également vécu de très près les troubles sociaux qui s'étaient constatés en France à la suite des élections de 1936.

« Comment mieux préparer l'après-guerre que d'essayer de résoudre le problème fondamental de toute économie : promouvoir une efficacité économique aussi grande que possible tout en assurant une répartition des revenus qui soit communément acceptable ?

« Ainsi, ma vocation d'économiste n'a pas été déterminée par l'école, mais par les circonstances. Elle a eu pour objet de chercher à établir les fondations sur lesquelles une politique économique et sociale pourrait être valablement édifiée. »

L'importance que Maurice Allais attachait à ce voyage était telle qu'il a passé beaucoup

1. Et au Canada français – Cf. programme du voyage en encadré ci-après.

2. Maurice Pély (X 1931), Robert Touchot (X 1931) et Pierre Weil (X 1932).

3. « Les lignes directrices de mon œuvre » – Conférence Nobel, 9 décembre 1988, *Les Prix Nobel 1988*, Fondation Nobel – Numéro spécial des *Annales des Mines*, juin 1989 – *Annales d'Economie et de Statistique*, avril-juin 1989.

de temps, au cours des dernières années de sa vie, à rechercher – sans succès – le journal qu’il se souvenait avoir alors tenu. Le travail de classement et d’inventaire de son fonds d’archives privées entrepris à la suite de sa disparition a permis de retrouver un dossier intitulé « USA 1933 ». Celui-ci contenait notamment un compte rendu synthétique de son voyage rédigé de sa main, sous forme de questions-réponses. Reproduit dans sa quasi-intégralité ci-dessous, ce compte rendu présente les impressions de voyage du jeune homme de 22 ans qu’était alors Maurice Allais.

« Nous avons fait un très bon voyage et reçu partout un excellent accueil.

« Partis le 29 août du Havre, nous sommes restés là-bas trois semaines. Nous y avons effectué un tour circulaire: New York, Philadelphie, Washington, Chicago, Detroit, les chutes du Niagara, Montréal, Québec sont successivement passés devant nos yeux, bien trop vite à notre gré. Notre voyage a été à la fois un voyage touristique et un voyage d’études. Nous avons visité des musées, des universités, de nombreuses usines depuis les abattoirs de Chicago jusqu’aux usines Ford, tout en essayant de vivre un peu de la vie américaine: cinémas, music halls, boîtes de nuit et *speakeasys*. Ajoutez à cela, à l’aller et au retour, deux excellentes traversées avec un fort beau temps et tous les agréments de la vie à bord: jeux de cartes, danses, jeux de pont, combats de boxe, ping-pong et cinéma.

Vous avez fait là un voyage superbe mais coûteux et je suppose que vous n’auriez sans doute pas pu le réaliser par vos propres moyens ?

« Certes, et je ne saurais trop remercier, mes camarades et moi, les divers organismes dont les subventions ont payé les frais de notre voyage. Nous en avons reçu d’un peu par

tout, de la Fondation Henri Gautier, du Ministère des Affaires étrangères, de la Société des Amis de l’X, du Comité d’Expansion économique, du Comité des Houillères, du Comité des Forges, du Groupe X Amérique, de particuliers enfin. Pour moi personnellement, à titre de pupille de la Nation et de major de ma promotion, j’ai reçu une subvention supplémentaire du Conseil municipal et du Conseil général de la Seine. Ajoutez à cela que la Compagnie Générale Transatlantique nous a accordé des conditions tout à fait exceptionnelles et vous comprendrez comment un tel voyage, que nous considérons d’abord comme impossible a pu se réaliser. Je souhaite que la tradition de voyages analogues s’établisse, car vraiment les Français ne voyagent pas assez. Sur cinq cents passagers de première classe à bord de « l’Île-de-France » à l’aller, il n’y avait en tout que quinze Français.

Et, en somme, quelles ont été là-bas vos impressions caractéristiques ?

« J’essaierai en peu de mots de vous en donner un aperçu. Nous n’avons assurément pas découvert l’Amérique et il n’y a rien que je puis vous dire qui n’ait été dit avant moi, car tout a été dit, le vrai et le faux. Néanmoins, il y a dans la vision directe des choses, la possibilité de réduire à de justes proportions tout ce qu’on peut raconter d’exagéré sur la civilisation américaine. Qu’il y a loin, par exemple, entre l’Amérique telle que nous l’a dépeinte Duhamel, vision du monde futur, et l’Amérique vraie. Où est le Monsieur qui, dans le train, cherche un pulvérisateur pour se désinfecter la gorge, parce que son voisin de face vient de tousser ? Après quelque cinq mille kilomètres effectués là-bas en chemin de fer, je le cherche encore. On a vraiment un peu trop tendance à s’illusionner sur le soi-disant confort américain, sur le fameux « confort des fesses ». Les chemins de fer marchent là-bas à une allure qui n’a rien d’astronomique, nettement inférieure à celle des bons trains français et on y est passablement secoué. Par ailleurs, la locomotive

dégage derrière elle une quantité insoupçonnable de fumée et de poussière de charbon, contre laquelle il est assez difficile de se défendre. Quant au *subway* de New York, s'il est rapide grâce à son système d'express, il est par contre terriblement sale et triste. Les usagers de notre métro ne connaissent vraiment pas leur bonheur. Sur certains points les Américains ont peut-être réalisé de grands progrès, mais ils y mettent le prix. Toutes les chambres d'hôtel ont évidemment la salle de bains avec douche, le téléphone et parfois même la radio mais, dans cette époque de crise, la chambre à deux, au Knickerbocker, hôtel moyen du centre de Manhattan, coûte 6 dollars. Je suppose qu'à ce prix on peut en France, en plein Paris, obtenir un confort qui n'ait rien à envier à celui des Américains.

« L'Amérique nous est apparue avant tout comme un pays de contrastes. L'ascenseur ultra moderne succède comme moyen de locomotion à un *subway* et à un *elevated*. Un gigantesque gratte-ciel écrase de toute sa splendeur une bicoque ridicule et branlante, ou bien voisine en plein New York avec un terrain vague. En face de Central Park, de superbes limousines stationnent à côté de fiacres antédiluviens. Le luxe côtoie partout la misère et des rues de taudis se trouvent à deux pas de quartiers de millionnaires. C'est vraiment une déception pour le voyageur que de découvrir, au pays qui se dit celui du confort et de l'hygiène, des rues sales et des parcs mal entretenus comme il y en a à New York. Dans Central Park, au centre de la plus grande ville du monde, les rats sont innombrables et se promènent en plein jour sans se cacher le moins du monde. Les bassins ne le sont que de nom tant leur eau est peu engageante. Contraste aussi entre les institutions rigoristes et la vie telle qu'elle est. Il y a, certes, dans chaque chambre d'hôtel une Sainte Bible sur la table, mais allez dans un *Burles R* de la 14^e Rue à New York et vous serez édifiés. Vous y verrez des gens congestionnés par le déshabillage savant et progressif de *girls* américaines (...) Partout le caractère de cette civilisation est celui d'une poussée

trop rapide, d'une assimilation incomplète. Dans ces grandes villes, où se croisent toutes les races (...), les plus grands progrès de la science côtoient les restes surannés d'une civilisation disparue.

« Par ailleurs, les Américains sont des gens très sympathiques mais de grands naïfs ; leur naïveté à vrai dire passe parfois un peu les bornes, à tel point qu'on est souvent tenté de croire qu'ils plaisantent. Témoin, cet Américain, d'une certaine culture, puisqu'il est élève de l'Académie de West Point, la grande École Militaire des États-Unis, qui me demandait le plus sérieusement du monde si j'avais déjà vu une piscine, en me faisant visiter celle de son école. Il est peut-être vrai que la vieille Europe est en retard sur les sports, mais de là à supposer que nous ignorons ce qu'est une piscine, il y a quand même une certaine marge. Tout Américain croit d'ailleurs dur comme fer que ce qu'il a chez lui est le plus grand « *in the world* ». Lorsque nous avons été visiter le fameux hôtel Saint-Georges à Brooklyn, on nous avait aimablement prévenus que nous allions pouvoir admirer la plus grande piscine du monde ; eh bien, elle n'avait même pas les cinquante mètres réglementaires.

« Pour ce qui est de la crise, les Américains en souffrent terriblement. Ils nous ont offert l'image d'un pays qui a dû disposer, il y a quelques années, de moyens formidables et qui maintenant marche au ralenti. Avant le fameux krach de 1929, les *buildings* succédaient aux *buildings*. On dépensait sans compter pour construire des routes, des bibliothèques publiques, des musées immenses, des universités somptueuses, munies des laboratoires les plus perfectionnés. Les gens gagnaient, paraît-il, des sommes folles. (...) Aujourd'hui les millionnaires d'hier vivent de la charité publique (...). Toutes les entreprises industrielles diminuent les crédits affectés à leurs laboratoires et de grands centres de recherche comme ceux de la *Bell Telephone* ou de la *General Motors* marchent avec leur équipement des années passées. Dans les usines, des centaines de machines restent inoccupées.

Partout des pancartes marquent « À louer » et tous les endroits publics sont envahis par des gens sans travail, qui stationnent là, assis sur l'herbe ou allongés sur les bancs.

Le système Roosevelt a été suivi là-bas aveuglément. À toutes les vitrines, dans tous les bureaux, on aperçoit les petits papillons bleus de la NIRA avec l'inscription : « *We do our part* ». Les Américains ne tiennent pas outre mesure à réfléchir aux conséquences possibles du nouveau système. Ils sont essentiellement opportunistes. Dans toutes les usines, nous avons eu la même réponse : « *Nous essayons là un système ; s'il échoue, nous en prendrons un autre* », mais pas un seul instant on n'ose ouvrir les yeux sur les effets désastreux qu'aurait une catastrophe possible. Pour eux, la crise se réduit, pour une grande part, à un manque d'organisation, non pas dans le travail des ouvriers, mais dans la gestion des affaires par les patrons. « *Alors qu'en France existent des organisations de travailleurs, nous disait un grand économiste de là-bas, on cherche ici à créer des organisations de patrons* » d'où, alors, la création de codes pour organiser la production. Le fait vraiment remarquable, c'est au fond la facilité avec laquelle, par la publicité, la presse et la radio, on peut créer, là-bas, une opinion publique. Tout le monde sauf Ford a adopté le système Roosevelt. Personne n'a murmuré ni critiqué. L'Américain a beau se prétendre profondément démocrate, il y a là, au fond, une véritable dictature.

Et que pensent à votre avis les Américains des questions d'Europe ?

« Je ne pourrai, comme vous le comprenez facilement, ne vous en donner que des aperçus, car notre séjour a été trop bref. Néanmoins, bien des points de la politique des États-Unis, qui nous paraissent incompréhensibles, s'éclairent lorsqu'on circule en Amérique du Nord. On se rend alors vraiment compte que les États-Unis forment un pays immense. Leur superficie est 17 fois celle de la France et il y a

plus loin de New York à San Francisco que de Paris à Saint-Petersbourg. On comprend, dans ces conditions, que les habitants du Middle West, par exemple, qui se trouvent à quelque 7 000 km de l'Europe se désintéressent un peu de nos affaires, et cela s'explique d'autant mieux que les États-Unis forment un État économiquement indépendant, dont les exportations ne forment qu'un dixième de son commerce. Néanmoins, il y a dans les milieux cultivés des Américains qui s'intéressent à nos questions d'Europe. Chez ceux qui prétendent rester démocrates, les dictatures européennes ne sont pas en odeur de sainteté. Néanmoins, là-bas, la fin justifie les moyens et ce qui importe avant tout c'est le succès – on y est essentiellement pragmatique : est vrai ce qui réussit. Aussi, bien que l'Américain se refuse à toute dictature, de fait, il sait rendre hommage à Mussolini et lui ménager même une certaine admiration. Cette faveur rejaillit sur l'Italie même et les Italiens. Méprisés quelque peu il y a quelques années comme fournissant là-bas de la main d'œuvre de bas étage, ils ont remonté dans l'estime des Américains. Quant à Hitler, qui n'a encore à son actif aucun véritable succès, il est et reste, même pour la presse Hearst, qui pourtant ne nous ménage pas ses attaques, « le Despote Hitler ».

« Pour les dettes, j'ai l'impression que notre attitude a été incomprise par l'Américain moyen, qui, lui, ne lit que son journal, d'ailleurs sans aucun esprit conséquent. Pour lui, la chose était très simple, nous avions tout ratifié, tout accepté, nous avions signé le « moratoire Hoover ». Dans ces conditions, nous n'avions qu'à respecter notre signature et, au moins pour la forme, sauvegarder l'honneur et verser un acompte. Notre refus brutal et catégorique, l'Américain moyen, permettez-moi le mot, ne l'a pas encore digéré. Si encore on avait fait au préalable toute une campagne et publié de longs articles justificatifs dans la presse américaine, peut-être aurait-on compris, mais au lieu de cela, sans aucune préparation, les journaux ont publié un jour en gros caractères : « *La France refuse de payer* » ; un point, c'est tout. C'est pour

l'homme d'affaires américain une attitude incompréhensible, de la part d'un pays qui dispose de plus de (...) d'or et qui est réputé pour être le pays de l'honneur et de la parole donnée. Il y a certes de nombreux américains qui comprennent et apprécient notre point de vue, mais ce dont il faut se rendre compte, c'est que ceux-là sont une minorité et que les autres n'ont pas les éléments nécessaires pour nous comprendre. Notre situation, là-bas, au dire de gens compétents, n'est pas le dixième de ce qu'elle était auparavant (...)

Et que pensez-vous de l'exposition de Chicago et des fameuses Streets of Paris ?

« Cette exposition qui se propose de résumer un siècle de progrès nous a beaucoup déçus. Nous avons cru trouver là-bas quelque chose de typiquement américain, quelque chose de grandiose, dans le style gratte-ciel par exemple. Au lieu de cela, des bâtiments sans hauteur, sans style, sans art, des stands ni plus ni moins. Quelle différence avec notre exposition coloniale ! On retrouve là-bas un caractère typiquement américain, le *bluff*. On cherche avant tout à épater le grand public. Tous les soirs, par exemple, grâce à une cellule photovoltaïque, toute l'exposition s'allume sous l'action des rayons émis par l'étoile *Antarès*. Au planétarium, qui, par ailleurs, représente d'une façon tout à fait suggestive le mouvement des planètes et celui des étoiles, le *speaker*, vers la fin de son *laïus*, prend un ton grave et déclare : « *Écoutez tous, c'est la voix du ciel* » et un disque de phono laisse entendre quelques accords. L'Américain moyen prend tout cela au sérieux, persuadé par ailleurs que de telles choses ne sont possibles qu'en Amérique. Il y a certes, dans cette exposition, de très belles expériences, remarquablement montées, mais ce sont là des expériences de vulgarisation, qui se font couramment dans les cours de nos grandes écoles. Le public sort de là dans l'état d'esprit du Monsieur auquel on vient de faire quelque tour de passe-passe, et je me rappellerai longtemps l'air ahuri de

cet Américain, qui ne pouvait arriver à comprendre comment, par le simple fait de lever son chapeau en l'air, ce qui à son insu arrêtaient les rayons d'une cellule photoélectrique, il pouvait commander la marche d'un *pick-up*. Ce qu'il y a de vraiment remarquable, dans cette exposition, ce sont les chaînes. Celle des pneus Firestone, par exemple, est vraiment suggestive : quelques ouvriers en chemise de soie et pantalon blanc, le caoutchouc brut qui arrive, qui est travaillé, et à l'extrémité, à l'autre bout de la chaîne, les pneus qui sortent prêts à rouler, et tout cela avec une sûreté, une méthode, une propreté extraordinaires. C'est là le triomphe de la division du travail et de la taylorisation américaine. Par ailleurs, il est vraiment dommage que la France ne soit représentée pour le public que par cette entreprise privée des *Streets of Paris*. Il nous aurait été vraiment facile de faire dans cette exposition sans goût, sans art, quelque chose de typiquement français, de suggestif, qui aurait vraiment tranché par contraste, et cela à peu de frais. Au lieu de cela, les rues de Paris, exposition obscène de femmes nues et de déshabillés suggestifs (...)

Et en retournant à New York, n'êtes-vous pas passé par le Canada ?

Réception du groupe de jeunes polytechniciens à Québec le 18 septembre 1933. Maurice Allais est le troisième en partant de la gauche (archives familiales).

« Si et nous avons reçu là-bas, et en particulier à Québec, un accueil amical et chaleureux. On ne se doute pas en France à quel point on y a conservé les usages et les mœurs d'autrefois. La langue française y a beaucoup moins évolué que chez nous; elle est restée beaucoup plus près du vieux parler français. Lorsque vous montez dans une superbe limousine, vous dites: « *Je monte dans le char* » et lorsqu'un puissant ascenseur vous mène au dixième étage d'une maison qui en a quinze, vous dites: « *Je monte au dixième plancher* ». Ce sont là des exemples particuliers; je pourrais vous en citer une foule d'autres. Quand en 1759 les Anglais mirent la main sur cette belle colonie, les Français, normands, bretons, poitevins étaient 60 000. En cessant d'être rattachés à la France, les colons canadiens devaient rester Français dans le pays qu'ils avaient nommé la Nouvelle-France. Leur puissante vitalité a résisté à tous les efforts d'assimilation et d'absorption. Restés catholiques, ils ont su, grâce à leur clergé, conserver, malgré les efforts de l'Angleterre, leur langue et leurs coutumes. Le Français moyen sait ardemment qu'il existe là-bas un grand centre de culture française, mais ce qu'il ne sait sans doute pas, c'est que

ce centre a presque intégralement conservé son unité, ses mœurs et ses coutumes, qu'il compte aujourd'hui quelques 3 900 000 canadiens français et que Montréal est la seconde ville française du monde. Certes, ces Canadiens français obéissent aujourd'hui largement à l'Angleterre mais ils applaudissent constamment à nos succès, compatissent à nos malheurs, nous témoignent toujours la plus chaude sympathie; ils sont fiers de parler notre langue et d'appartenir à notre race. Tout dans cette vieille province du Québec nous a rappelé la Normandie, la campagne, les villes et jusqu'à l'accent traînant des canadiens français, si proches de celui de nos paysans normands. La plupart des grands journaux sont de langue française et, dans les cinémas et les théâtres, sont présentés tous nos grands succès. On peut facilement oublier là-bas que l'on se trouve à quelque 5 000 km de la France, la « Mère Patrie » comme ils disent. Nous en emportons un souvenir impérissable, heureux d'avoir connu, dans un même voyage, un grand pays comme les États-Unis, dans une période caractéristique de son évolution et un autre, plus petit certes, mais combien intéressant pour nous autres, le Canada français. »

Programme du voyage

(relaté par le Bulletin de la Société des Amis de l'École Polytechnique)

Embarqués sur « l'Île de France » le 29 août, nos jeunes camarades arrivent à New York le lundi 4 septembre où les accueillent très aimablement notre consul et M. Schloesing, le remplaçant de notre attaché commercial, alors en vacances. Ils passent à New York, pilotés par M. Schloesing, trois jours qui sont consacrés à la visite de la ville, de Broadway et de nombreuses curiosités, établissements ou usines: Musée d'Histoire naturelle, Rockefeller Center Central Taver, Central Park, Taylor Society, Bohack Terminal, Atlantic and Pacific Tea Co, etc.

Le 7, ils sont à Philadelphie qu'ils visitent, avant de gagner le soir Washington où ils s'installent pour trois jours, trois jours pendant lesquels ils sont promenés par notre camarade le général Pillon (1895), attaché militaire. En sa compagnie, ils visitent la ville et ses

environs, le bord du Potomac, Mount Vernon etc., voient l'équatorial de l'observatoire de la marine, le jardin zoologique et visitent le Bureau of Standard. Entre temps, ils sont très aimablement reçus par M. de Laboulaye, notre ambassadeur, chez lequel ils déjeunent le 9 septembre.

Ayant quitté Washington dans la soirée du 10, ils arrivent le 11 à Chicago, où le consul de France, M. Weiller, se met à leur disposition pour leur faciliter la visite de l'exposition et de diverses usines. Ils y séjournent jusqu'au 14 au soir. Pendant ces quatre jours, ils vont plusieurs fois à l'exposition et visitent les Abattoirs, l'Edison Co et une de ces centrales, les usines de machines agricoles de Mac Cornick [Ndlr : sic], l'Université de Chicago, le Field Museum, l'aquarium, etc.

A Detroit, où ils se sont ensuite arrêtés une journée, le 15 septembre, ils ont visité, sous la direction du camarade Heftler (1898), président de la Cie du Carburateur Zenith, qui s'était mis spontanément à leur disposition, les usines Ford et les laboratoires de la General Motors, qui les ont puissamment intéressés. De Detroit ils ont gagné les chutes du Niagara où ils ont séjourné le 16.

Après s'être arrêtés le 17 à Montréal pour visiter la ville, ils sont arrivés dans la matinée du 18 à Québec, où très aimablement reçus par M. de Saint-Victor, agent consulaire de France, ils ont commencé par visiter la ville en sa compagnie. Mais comme cette arrivée avait été annoncée, nos jeunes camarades ont été l'objet de belles démonstrations de la part des étudiants de l'Université Laval et du Comité France Amérique. Deux superbes réceptions leur ont été données, où ils se sont rendus en tenue comme il était prévu.

Pour relater ces réceptions, on ne saurait mieux faire que reproduire la narration qui en a été publiée par le journal « l'Événement » de Québec, le plus ancien quotidien français du Canada (...)

Le 19 septembre, encore émus des brillantes et si sympathiques réceptions de la veille, nos jeunes polytechniciens quittaient Québec et rentraient à New York où ils retrouvaient l'aimable consul qui les avait accueillis à leur arrivée et le remplaçant de notre attaché commercial avec lequel ils procèdent le 21 septembre à la visite des laboratoires de la Bell Telephon [Ndlr : sic] et de l'Université de Columbia. Le 22 septembre, accompagnés d'un attaché au consulat mis à leur disposition par notre agent consulaire à New York, ils se rendent en tenue à l'Académie militaire de West Point où leur visite était annoncée et où ils reçoivent le plus aimable accueil du général et des officiers du cadre. Ils y passent la journée et visitent l'École pilotés chacun d'eux par un élève. Après avoir déjeuné à des tables d'élèves, ils assistent avant leur départ à une revue terminée par un brillant défilé, drapeaux déployés.

De retour à New York le soir même, ils consacrent la matinée du lendemain à la visite de l'Empire State et se réembarquent dans l'après-midi sur « l'Île de France », emportant de leur séjour en Amérique le plus merveilleux souvenir, infiniment reconnaissants du si charmant accueil qui leur a été réservé partout.

Le 29 septembre, ils arrivaient au Havre.

VOYAGE EN AMÉRIQUE DE QUATRE ÉLÈVES DE L'ÉCOLE

Préparation du voyage et conditions matérielles de son exécution.

La première idée de ce voyage a été suggérée par l'attribution de bourses de voyage de la fondation Henri GAUTIER à plusieurs élèves de l'Ecole. Cinq de ceux-ci appartenant à la promotion 1931, ALLAIS, TURQUET DE BEAUREGARD, PELY, TOUCHOT et FARINES s'étant groupés, l'un d'eux, ALLAIS, major de la promotion, étudia avec SMET, l'un des caissiers, la possibilité d'utiliser les bourses pour un voyage en Amérique en obtenant de diverses associations ou personnalités un concours financier suffisant pour en permettre la réalisation.

Les concours arrivèrent nombreux : la Société des Amis de l'Ecole en la personne de son Secrétaire général promit 5.000 frs. Le Ministère des Affaires étrangères mis au courant du projet par SMET, actionné, d'autre part, par M. Em. ROUSSEAU, envisagea la même libéralité. Le Comité des Forges, le Comité des Houillères et la Société nationale d'expansion économique ayant bien voulu, sur l'initiative du camarade APER, inspecteur général des Ponts et Chaussées, s'intéresser au projet, promirent chacun 2.000 frs. Le camarade Ernest MERCIER offrit généreusement à titre personnel 1.000 frs. Enfin le groupe X Amérique ouvrit un crédit de la même somme. Ce qui constituait, au total, un concours de 18.000 frs permettant d'envisager la possibilité d'effectuer le voyage.

Dans ces conditions, un programme pouvait être établi, qui devait comporter, comme l'avait demandé M. Em. ROUSSEAU, en dehors de la visite de plusieurs villes et usines des Etats-Unis, celle de l'Académie militaire de West-Point et celles de Montréal et de Québec au Canada, où il était désirable que parût l'uniforme de l'école.

Le programme arrêté, il a été procédé au calcul des dépenses. Grâce à l'obligeance de M. DAUTRY, qui a bien voulu se charger de démarches auprès de la Compagnie générale transatlantique et de

l'American Express Co, des conditions exceptionnelles ont été consenties pas ces deux Compagnies ; si bien que le montant par personne des frais de voyage et de séjour en Amérique a pu être établi au prix très réduit de 6.620 frs.

Entre temps, l'élève FARINES ayant renoncé à prendre part au voyage, le groupe se trouva réduit à quatre, mais son remplacement fut immédiatement envisagé par l'élève WEIL de la promotion 1932, qui avait demandé à prendre part à ses frais au voyage. La demande fut agréée avec d'autant plus de satisfaction que WEIL, parlant parfaitement l'anglais, pouvait être très utile au groupe. Huit jours avant le départ, une nouvelle défection se produisit. TURQUET DE BEAUREGARD, fiancé, renonçait au voyage. Il était trop tard pour lui chercher un remplaçant. D'ailleurs, avec les quatre restants, le budget du voyage paraissait bien équilibré.

En dernier ressort, le groupe a donc été composé des élèves ALLAIS, PELY, TOUCHOT et WEIL. Les trois premiers apportant chacun 2.250 fr., montant de la bourse de la fondation Henri GAUTIER, soit au total 6.750 fr. d'autre part le dernier ayant versé comme part personnelle une somme de 5.250 fr., le crédit mis à la disposition du groupe se trouvait être de 18.000 + 6.750 + 5.250, soit 30.000 fr. Après le versement à la Compagnie générale Transatlantique, qui voulait bien se charger du règlement de tous les frais de voyage et de séjour en Amérique, de la somme de 26.480 fr. (6.620 par personne), il restait une disponibilité de 3.520 fr. pour faire face aux dépenses accessoires qui, en fait, ont atteint 5.600 fr. la différence a été couverte par un apport individuel de 325 fr. Les frais du voyage sont, par suite, restés très voisins de 32.000 fr., 8.000 fr. par élève.

Exécution du voyage.

Embarqués sur « l'Ile de France » le 29 août, nos jeunes camarades arrivent à New-York le lundi 4 Septembre où les accueillent très aimablement notre consul et M. SCHLOESING, le remplaçant de notre attaché commercial, alors en vacances. Ils passent à New-York, pilotés par M. SCHLOESING, trois jours qui sont consacrés à la visite de la ville, de Broadway et de nombreuses curiosités, établissements ou usines : Musée d'Histoire naturelle, Rockefeller Center Central Taver, Central Park, Taylor Society, Bohack Terminal, Atlantic and Pacific Tea Co, etc.

Le 7, ils sont à Philadelphie qu'ils visitent, avant de gagner le

*Fac simile de l'article publié dans le Bulletin
de la Société des Amis de Polytechnique,
annonçant le « Voyage en Amérique
de quatre élèves de l'Ecole. »*